





*Pierre DANIELLE*

# *Magane*

*« Mon fils »*

*Roman*

# ***DU MEME AUTEUR***

## ***Romans***

**Tamebi** – Enfant de la guerre – 2019

**Réminiscence** – 2022

## ***Témoignage***

**Mon Inde** – Une aventure humaine parmi les Tamouls – 2022

*(Livres à découvrir à la fin de cet ouvrage)*

*Photo couverture : © Jeune adolescent tamoul, Inde.  
Photothèque association TAMBI, 2009*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

*ISBN : 978-2-9566737-1-2*

*© Pierre Danielle 2019*

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle,  
réservés pour tous pays.*

*L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.*

*A mon cher petit Jaykumar qui a décidé le 7 janvier 2014 de nous quitter alors qu'il venait d'avoir quinze ans deux mois plus tôt... Tu me manques...*

*« Nous réalisons que ce que nous accomplissons n'est qu'une goutte  
dans l'océan.  
Mais si cette goutte n'existait pas (...), elle manquerait. »  
[Mère Térésa]*

*« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. »  
[Mark TWAIN]*

# Remerciements

Moment toujours délicat. Je voudrais tout d'abord rendre hommage à ma mère, fidèle et première lectrice qui, patiemment, a porté un regard critique sur chacun des chapitres qu'elle recevait au fur et à mesure de leur écriture.

Un grand merci à mon cher Professeur de tamoul, devenu un ami, Joseph Moudiappanadin.

Et puis, et peut-être surtout, mes deux très chères sœurs, Anne-Françoise et Christine, qui n'ont cessé de m'encourager au travers de leurs remarques, leurs critiques, leurs suggestions, prenant le temps de corriger ce manuscrit, exercice bien difficile.

Et vous tous, lecteurs qui tenez en ce moment dans vos mains mon second roman.

*Pour votre confort, vous trouverez à la fin de cet ouvrage un rappel de tous les personnages rencontrés au fil du récit (p. 409) et un lexique des mots tamouls utilisés (p. 411).*

# La fin

La barque striait lentement les eaux du Gange. Le fleuve, calme, charriait son flot habituel d'odeurs, de polluants, vermine et autres chairs putréfiées sous un soleil naissant qui laissait augurer, une fois encore, une belle et chaude journée. Quelques lampes posées au creux de larges pétales de fleurs jetées par les premiers dévots au pied des *ghâts* en mémoire de leurs ancêtres récemment disparus, s'écoulaient au rythme du courant. Pâles reflets disparates de rares étoiles encore visibles dans le ciel.

Une soixantaine d'enfants, silencieux, assis sur les toutes premières marches de l'escalier, observaient l'embarcation avec attention. Préoccupés par le très faible niveau de flottaison, leur inquiétude s'ajoutait à leur émotion. Chaque montée de l'eau au ras bord de la barque générait une cohorte de hoquets, bloquant à l'unisson la respiration de tout le groupe, suspendu au moindre caprice du flux.

Outre le rameur, cinq adultes avaient pris place sur les planches mal ajustées du canot. Malgré la solennité du moment, aucun d'eux ne laissait paraître sa tristesse. Ils vivaient simplement l'instant comme l'aurait fait quelqu'un qui accompagnait un ami, un père ou un frère au quai d'une gare. A l'exception près que le train était la mère Ganga et que le voyage entamé était sans retour.

Mais quelle importance puisqu'il était là, avec eux. Encore tièdes, enfermées dans une urne taillée et joliment sculptée dans une seule pièce de bois, les cendres du défunt reposaient maintenant en paix. Il devait sûrement les voir de là où il était, pensaient les adultes. D'ailleurs la seule vision de la boîte posée au milieu de la barque, baignant parfois dans quelques flaques d'eau trouble, les confortait à tour de rôle dans cette idée. Il n'était donc pas encore complètement parti.

Le rameur, lui, manœuvrait tranquillement sa barque, totalement détaché de l'événement. Des morts, il en avait vu des quantités dans sa vie et ne pouvait même pas en faire le total. Il se rappelait seulement qu'adolescent déjà, il aidait son père dans les rites funéraires. Maintenant âgé de près de soixante ans, il avait passé le relais à ses propres fils qui, comme lui, guidaient les défunts dans la voie de leur toute dernière demeure, c'est-à-dire au milieu du fleuve. Il pouvait d'ailleurs voir son fils aîné menant un couple dans ses traces.

Seulement, cette fois-ci, ses clients étaient un peu particuliers. Bien sûr, il avait déjà accueilli quelques Occidentaux dans sa carrière, mais deux en

même temps avec trois Indiens, jamais.

Qu'importe puisque les rites avaient été suivis et surtout payés d'avance, avec un important pourboire. Le défunt avait bénéficié du meilleur bois, du plus bel emplacement, du prêtre le plus renommé, des heures les plus propices pour la crémation.

- Nous voilà au centre, annonça-t-il enfin dans un anglais plus qu'approximatif, en plein sur le chemin de la libération des âmes.

Les adultes se considérèrent un instant puis le plus jeune, l'Indien, saisit doucement l'urne. Il la présenta une dernière fois à chacun qui l'embrassa. Il fut ensuite secondé par l'aîné des Occidentaux qui l'ouvrit pendant que l'Indien tenait la partie inférieure. Aucun des passagers ne tenta de se lever de peur de renverser l'embarcation de fortune. Ils soutinrent simplement les gestes de l'Occidental par un regard appuyé et plein de dévotion. Sans larme.

L'homme Blanc déposa le couvercle du réceptacle sur le banc auprès de lui et se retourna vers le jeune Indien pour s'emparer de la partie inférieure de l'urne. L'encerclant de ses deux mains, il la plaqua sur son front et resta ainsi un instant en méditation.

Cherchant les yeux de la seule femme présente à bord qui comprit sa demande silencieuse en l'approuvant d'un simple hochement de tête, il tendit la boîte sculptée à l'Indien.

- C'est à toi de faire les tous derniers rites, lui dit-il, comme tu as déjà fait en allumant hier le bûcher funéraire.

- Mais... osa timidement l'Indien qui s'emparait de l'objet d'une main tremblante, je ne suis pas...

- Si, tu es ! le coupa l'Occidental. Nous en avons déjà parlé.

- Alors, faisons-le ensemble, proposa l'Indien.

La femme souscrit à cette initiative par un nouveau mouvement de tête et encouragea les deux hommes à agir rapidement.

- Il faudrait maintenant se décider, précisa-t-elle, car tout doit être fini avant six heures.

Ils présentèrent alors l'écrin au fleuve Mère, puis d'un geste coordonné, le vidèrent doucement au fil de l'eau.

La cendre se répandit à la surface comme un nuage puis, progressivement, se mêla au liquide. La tache suivit lentement le sens du courant et entama son nouveau voyage vers des contrées inconnues.

Le rameur s'ajusta et relança son bateau à contre-courant, redoublant d'efforts avec le même automatisme qu'à l'aller. Il dirigea ses passagers vers leur point de débarquement.



Chacun tentait de suivre la voie que prenait le défunt, tandis que l'Occidental avait refermé l'urne et la tenait encore fermement sur ses cuisses.

Aucun d'eux ne pleurait. Il y avait même un je-ne-sais-quoi de fierté dans leurs yeux. Une espèce de « voilà, nous l'avons fait ».

Sur la rive, les enfants priaient.

\*\*\*

# Le départ

Marc, assis tout près de la grande baie vitrée, fixait son regard sur l'appareil collé au ponton d'embarquement. Quelques individus s'agitaient au-dessous, occupés principalement à remplir les soutes des bagages que les voyageurs déposaient à l'enregistrement.

Chaque aile de l'avion recevait, par de gros tuyaux jaunes, tels des cordons ombilicaux, le précieux carburant. Les réacteurs, en veille, tournaient lentement. Les spirales, dessinées en leur centre, décrivaient simplement une faible rotation, signe évident que la machine volante ne dormait pas complètement.

A contrario, la longue salle d'attente grouillait et la foule ne cessait de s'agiter autour des magasins détaxés. L'impatience pouvait aisément se lire sur les traits de chacun de ces touristes, maintenant pressés de s'envoler. Mais le décollage n'était prévu que deux heures plus tard.

Marc, lui, était serein. Même caché derrière de grosses lunettes noires, son visage était détendu. Il n'était pas le seul d'ailleurs à être gêné par ce lumineux soleil de début mai qui, centré au milieu d'un ciel bleu exempt de tout nuage, venait frapper de toute sa vigueur la surface des vitres de l'aéroport. Mais Roissy Charles-de-Gaulle était totalement climatisé et aucun de ses clients ne pouvait souffrir de la chaleur extérieure.

L'homme, dont l'anniversaire passé de quelques jours avait sonné la cinquantième année, ne paraissait vraiment pas son âge. Même si sa boîte crânienne avait depuis longtemps dépassé le sommet de sa chevelure, aucune ride ni plaque blanche sur les tempes ne laissaient présumer qu'un demi-siècle de vie avait circulé dans ses veines. Même sa moustache, large et touffue, dont chaque bord remontait à merveille en spirale, était aussi noire que ses cheveux. Son embonpoint, sa bonhomie et son sourire permanent avaient sûrement dû être les principaux facteurs de cet aspect de jeunesse relative.

Il profitait donc simplement de l'instant présent et attendait tranquillement que les hôtes de la compagnie Emirates apparaissent derrière le comptoir d'embarquement. Il découvrait ces femmes pour la première fois. Elles portaient toutes des chemisiers ajustés et des tailleurs bicolores ; leurs jolis chapeaux rouges d'où pendait, du côté droit, un foulard beige qui venait entourer leur cou délicat, s'harmonisaient totalement avec les couleurs des vêtements.

Sa vie, jusque-là, ne lui avait jamais offert l'occasion de voyager dans

les pays lointains ; il s'était contenté de profiter largement des paysages français et de quelques excursions aux frontières du pays. Sans plus.

Seuls les films et documentaires glanés au fil de rares émissions intéressantes, souvent programmés en pleine nuit sur les chaînes françaises, participaient à ses souvenirs principaux de découvertes. Il aimait, en revanche, profiter des plaisirs de la table et n'hésitait pas à partager de bons repas exotiques avec ses amis. Il raffolait plus particulièrement de la cuisine épicée et relevée, surtout celle que préparait Ranga, sri-lankais d'origine, expatrié en Inde dans un premier temps pendant dix ans, puis venu s'installer à Mont-de-Marsan depuis le milieu des années quatre-vingt-dix.

Marc se souvenait surtout que l'ouverture d'un restaurant indien tout près de chez lui, dans une lande plutôt habituée à déguster confits et foies gras arrosés d'armagnac, avait beaucoup surpris. Les tables restaient bien souvent vides au début. Mais curieux de nature, il avait rapidement franchi le seuil de l'établissement. Il avait alors découvert un monde surprenant : combinaison de parfums, de saveurs, de rires, de bonne humeur, largement saupoudrés par un accueil chaleureux de la part de toute une communauté de jeunes migrants, ravis qu'un Français puisse s'intéresser à leur histoire, leur vie, leurs plaisirs, leur culture.

Très vite leur relation commerciale du début se transforma en une véritable amitié. Il passait alors ses rares instants de liberté avec Ranga et sa famille, coïncé la plupart du temps dans les cuisines du restaurant, à apprendre les secrets d'un bon *biryani*, de la fabrication de *samosas* et autres spécialités. Il servait parfois, mangeait souvent, riait tout le temps.

Cette ambiance fraternelle s'opposait totalement avec celle qu'il retrouvait à la maison. Claudine, sa bien-aimée comme il l'appelait au tout début de leur vie conjugale, une vingtaine d'années plus tôt, était une femme du terroir. Elle ne partageait en aucun cas le désir de découverte de son mari et considérait sa terre natale comme la seule et unique lande digne d'intérêt pour une arrière arrière-petite-fille de Basque.

Alors, les années passant, il s'éloigna progressivement de cette femme qu'il avait pourtant aimée au début, pour devenir un étranger dans sa propre famille. Même ses deux fils, Daniel et Pierre, âgés respectivement de dix-neuf et quinze ans, l'avaient rejeté à leur adolescence. Pour eux, la seule idée de devoir un jour s'expatrier sur Dax pour chercher du travail était totalement inconcevable ; parler de Bordeaux, Pau ou Toulouse, totalement ridicule ; alors Paris... Quant à les inviter à passer quelques heures avec des Sri-lankais, Indiens ou autres communautés asiatiques, aucun des deux ne croyait en l'existence extraterrestres. Marc ne partageait donc plus rien avec les siens.

Bien sûr, il aurait pu se retourner totalement vers son travail et plonger dans des heures supplémentaires à faire exploser le compteur de la poutre. Mais le poste de responsable d'exploitation qu'il occupait dans la même société depuis vingt-cinq ans n'était plus ce qu'il avait été. La crise – quasi permanente en France – n'avait en rien arrangé ses affaires. Les annonces répétées de la direction de devoir décentraliser la production vers des pays étrangers, sous prétexte de sauver des emplois, revenaient sans cesse comme un mantra indien.

Alors, quand il fallut qu'il demande à son directeur – et ami – de bénéficier d'une année sabbatique sans évoquer trop précisément ce qu'il comptait en faire, la réponse ne fut pas longue à venir.

- D'accord Marc, mais je ne suis pas sûr qu'à ton retour tu puisses retrouver le même poste. Si du moins, la société existe encore.

- Ce n'est pas grave. J'ai déjà cinquante ans, et je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. J'ai longuement réfléchi à ce départ et je me suis dit qu'en fin de compte, si ce n'est pas maintenant, ce ne serait jamais. Et puis, j'ai la santé, aucun problème particulier : ni diabète, ni cholestérol, ni hypertension. Mon dernier bilan médical est bon. Alors, je pars.

- Et où vas-tu ? Que vas-tu faire ? s'enquit l'homme, quelque peu surpris par cette réponse que personne n'avait prévue.

- Je te connais depuis combien de temps, Philippe ?

- Au moins vingt-cinq ans. Si ce n'est plus.

- Et en tant que Directeur ?

- Peut-être cinq ou six ans. Je ne me rappelle plus exactement de la date de ma nomination.

- Pendant toutes ces années, tu n'as jamais eu à douter de moi. Tu n'es pas seulement mon Directeur, ajouta Marc, mais aussi un ami. Et nous avons partagé tant de repas à la maison avec nos familles respectives et descendu tant de bons verres ensemble que je suis vraiment gêné de ne pas répondre directement à ta question.

Marc fit une pause et regarda Philippe dans le blanc des yeux. Rassuré par le calme apparent de son ami, il continua de la même voix.

- Disons simplement que je me suis décidé à partir loin d'ici. Mais je te cacherai ma destination pour la simple raison que je ne veux pas que Claudine et les enfants soient au courant. Je ne leur ai rien dit, tu comprends, car tout leur échappe. Même moi.

- Que me racontes-tu là Marc ?

- Je pars, c'est tout.

- Personne ne sait où tu vas alors ?

- Non. Car, en réalité, je ne le sais pas tout à fait moi-même.

- Comment ça ? s'étonna Philippe pour qui ce secret ridicule ressemblait plus à une fuite qu'une envie réelle de prendre sa destinée en main.

- Eh bien, poursuivit Marc, j'ai bien une petite idée de ce que je vais faire mais je n'ai pas encore fixé mon choix sur le pays d'accueil.

- Je ne comprends pas. Ne veux-tu pas réfléchir encore un peu avant de te décider ? Veux-tu qu'on en parle ensemble un de ces soirs ?

Philippe s'inquiétait. Jamais il n'avait vu son ami ainsi et encore moins parler d'exil.

- Merci Philippe. Je sais qu'il est difficile de comprendre mais je ne peux rien dire. Je te ferai signe plus tard quand les choses se seront éclaircies. Pour l'instant, n'en parle ni à ma femme ni aux enfants. Et puis de toute manière, ils ne te croiraient pas. Ils seraient même capables de me prendre pour un fou et vouloir me faire enfermer dans un de ces hôpitaux psychiatriques.

- Tu exagères, Marc. Dis-moi au moins quand est-ce que nous quittes ?

- M'accordes-tu alors cette demande de congé sabbatique ?

- A regret, bien sûr ! Je n'ai pas le choix...

\*

En définitive, Marc s'était vraiment décidé au tout dernier moment. Il était parti un matin pour Paris, faisant croire à sa famille qu'il devait participer à un séminaire professionnel de plusieurs jours. Il avait alors demandé à sa femme de l'accompagner à la gare de Mont-de-Marsan, une petite valise sous le bras. Il l'embrassa sur le quai comme il avait l'habitude de le faire chaque matin puis grimpa dans le train comme si de rien n'était.

Il lui avait simplement précisé que ce colloque, un peu particulier, devait mettre en relation les cadres de l'entreprise dans des situations de tension et qu'à ce titre ils devaient vivre en vase clos sans pouvoir émettre d'appels téléphoniques vers l'extérieur durant leur séjour.

Claudine n'avait pas vu là de cachotterie particulière, d'autant plus que Marc avait précisé qu'il s'agissait d'une toute nouvelle méthode américaine de Management et que, connaissant Philippe, le Directeur, la pratique de programmes de formation dernier cri était monnaie courante dans l'entreprise.

A peine descendu à la gare Montparnasse à Paris, Marc s'était précipité pour faire établir son visa, qu'il obtint en quatre jours.

Puis, les formalités administratives terminées, il se rendit dans la toute

première agence de voyage tout près de l'ambassade et y demanda un billet d'avion « *open* », réservant ainsi l'aller et conservant un retour valable pendant un an sur la même compagnie.

Il avait choisi l'Inde, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs. Peut-être les réminiscences inconscientes d'un soixante-huitard en plein retour d'âge qui n'avait pourtant pas vécu directement ces événements, étant bien trop jeune à l'époque... Ou bien simplement l'article d'un journal qu'il avait lu dans le train, présentant le pays émergeant comme un lieu où les rêves pouvaient se réaliser...

\*

L'agitation autour du siège sortit brutalement Marc de ses pensées. Le personnel d'équipage était maintenant prêt pour l'embarquement. Une queue se dessinait déjà devant les guichets.

Marc rejoignit tranquillement la longue file d'attente. Une vingtaine de minutes lui suffirent pour entrer dans l'appareil. Il trouva rapidement son siège tout près du hublot et s'y installa confortablement.

Sa ceinture ajustée, il sentit les premiers frémissements de l'avion que l'on poussait à l'extérieur de son aire de stationnement. Puis le pilote reprit les commandes et mena son engin jusqu'à la piste d'envol. Un dernier arrêt en attendant l'accord de la tour de contrôle pour le décollage replongea Marc dans ses souvenirs. Un court instant.

Les réacteurs grondèrent brutalement et l'avion s'élança sur la piste d'envol. Les roues se séparèrent ensuite du tarmac et l'appareil se rua dans un ciel limpide.

Marc jubilait, le front posé sur la lucarne, les yeux rivés sur le pays qu'il quittait en catimini. Un sourire illuminait son visage.

\*\*\*

# 1<sup>ère</sup> partie

## Les personnages principaux





## Destruction

L'enfant dormait profondément. Couché à même le sol cimenté, il reposait sa tête ébouriffée sur un maigre oreiller recouvert d'une toile en jute usée. Il avait replié ses jambes sous le meuble en bois servant de canapé commun, tentant de prendre le moins de place possible dans la pièce unique. Malgré l'absence de ventilateur – la cabane n'avait pas d'électricité – Vignesh s'était enroulé dans un drap rapiécé à plusieurs endroits, espérant ainsi bloquer les parties découvertes de son corps à toute attaque d'escadrons de moustiques. Mais ces animaux volants restaient suffisamment coriaces et persévérants pour rendre les nuits bien difficiles. Malgré l'habitude, il lui arrivait encore souvent de se réveiller en pleine nuit avec les pieds brûlants des piqûres répétées de ces sales bestioles. Et puis, si la fatigue trop lourde le maintenait sans soubresaut une nuit complète – événement bien rare – les bras gonflés, le visage meurtri et les jambes rougies par les nombreuses morsures traduisaient néanmoins l'ampleur de l'activité nocturne.

Son frère aîné, qui venait juste de fêter ses dix ans, bien que logé à la même enseigne, semblait ne pas réagir de la même façon. Il dormait toujours en short, torse nu, sans protection. Ses nuits le comblaient. Aucun moustique n'aurait pu l'agacer au point de le réveiller. Il était immunisé par une quelconque providence, son sang présentant sûrement une saveur moins agréable que celui de son frère. C'est pourquoi il dormait toujours blotti contre lui, du moins au début car il ne pouvait tenir en place dans son sommeil, gesticulant en tous sens.

Mais l'ennemi nocturne le plus effrayant pour lequel les deux frères n'avaient aucune protection était leur père. Et pas seulement la nuit. L'homme, âgé de trente-cinq ans, ne communiquait que par cris, coups et insultes. Les doses d'alcool liquidées chaque jour accentuaient sans peine le caractère enragé de l'homme et lui donnaient une force décuplée au moment de taper.

Leur mère portait aussi les stigmates de cette violence, souvent inscrits sur son visage par des yeux gonflés et de larges plaques noirâtres sur plu-

sieurs parties de son corps. Parfois quelques rayures de sang séché soulignaient la brutalité subie la veille. Pourtant, cette femme, résignée, ne disait plus rien. Elle avait bien tenté au début d'alerter tant sa famille que ses amis. Mais chacune de ses remarques lui revenait en boomerang, soit de la famille qui l'accusait alors d'être une mauvaise épouse, soit de son mari lui-même qui avait été prévenu par l'entourage de ses « jérémiades ». Et puis, en définitive, elle préférerait encore être battue que de voir ses enfants martyrisés par leur père.

Ce soir-là, identique à lui-même, l'homme, ivre, entra en trombe dans la maison. Une démarche titubante, des yeux rougis par la dose d'alcool, une dentition noircie, une forte odeur de transpiration accompagnèrent son arrivée. En poussant la toile qui servait de porte, il trébucha tout d'abord sur une des marches rudimentaires faites de larges pierres, se cogna ensuite la tête sur une des poutres de la masure et se récupéra tant bien que mal en s'effondrant directement sur le siège en bois. Il profita de son instabilité pour écraser le bras d'un de ses fils, ne sachant pas bien duquel il s'agissait mais restant totalement indifférent au cri de douleur du jeune garçon. D'ailleurs ce bruit lui résonna tellement dans sa tête meurtrie qu'il se releva brutalement et lança ses pieds à tour de rôle dans les deux petits corps frères, frappant côtes, visages et jambes. Les garçons hurlèrent et se précipitèrent à l'extérieur.

- Et ne revenez pas avant demain ! vociféra l'homme qui ne put porter tous les coups souhaités devant l'agilité de ses enfants.

Il vit alors sa femme qui s'était blottie contre un angle de l'abri, recroquevillée sur elle-même, ses jambes repliées, la tête posée sur ses genoux. Ses yeux de biche affolée, éclairés par les lumières de la rue, l'excitèrent d'un seul coup.

Sans préambule, il se jeta sur elle. Il lui tira les cheveux pour la déloger de son coin, lui arracha sa tunique et la projeta violemment au sol tout en ôtant lui-même son sarong et son caleçon. Son sexe tendu pénétra son épouse avec toute la violence qu'il était encore capable de fournir. Sa jouissance couvrait largement les cris d'angoisse et de désespoir qu'il recevait de l'être qu'il écrasait de tout son poids.

L'affaire terminée, l'homme se détacha de l'objet de son désir pour s'allonger à ses côtés et s'endormit bruyamment. La femme, pliée de douleur, n'osait pas bouger de peur de réveiller la bête qu'elle avait épousée. Elle se résigna alors à fermer les yeux et resta immobile toute la nuit. Elle ne dormit pas un seul instant et attendit les premières lueurs du jour pour se lever et entamer, silencieusement, ses tâches quotidiennes.

\*

Le village se réveillait toujours très tôt, mené principalement par les femmes qui obéissaient aux mêmes rituels depuis des décennies, voire peut-être même des siècles. Elles prenaient tout d'abord le soin de se brosser les dents pour se débarrasser des miasmes de la nuit. Puis elles s'activaient à nettoyer le devant de leur logis en grattant le sol avec un balai de paille souple. La poussière et les déchets divers rejoignaient alors les autres détritiques entassés aux alentours de la maison, attendant patiemment qu'un coup de vent vienne les étaler de nouveau le lendemain. La zone ainsi balayée pouvait recevoir le *kolam*, figure géométrique tracée à l'aide de points reliés entre eux par des traits de farine de riz, blancs ou colorés, destinée à éloigner le mauvais œil. Des concours de réalisation du plus grand, du plus beau, du plus complexe pouvaient même s'organiser entre voisins. Puis les femmes rejoignaient leur cuisine et commençaient à préparer le petit déjeuner pour toute la famille.

Mais ce matin-là, Rani n'était pas d'humeur. Les assauts nocturnes de son mari la brûlaient encore et son esprit vidé de toutes envies, de tout désir, avaient annihilé ses espoirs. Même résignée et fataliste, elle n'arrivait plus à imaginer un lendemain, souhaitant simplement disparaître à jamais. Bien que ses enfants soient restés sa seule lueur de vie, il lui traversait souvent l'esprit que sa mort pourrait peut-être arranger la situation en obligeant son mari à réagir. Elle portait souvent la responsabilité de ces circonstances en pensant que si elle n'avait pas eu de mauvaises vies antérieures, ou bien une naissance différente, son époux ne se serait jamais mis à boire et sa famille serait alors heureuse. Il lui était évident que la vie qu'elle menait à l'heure actuelle était la simple résultante d'actions négatives passées et de son incapacité à pouvoir en changer le cours.

En attendant, laissant un instant la découpe des oignons rouges qui lui irritaient les yeux, excuse peut-être suffisante pour expliquer les larmes qui coulaient sur ses joues, elle sortit de son logis, le contourna et retrouva ses deux enfants blottis l'un contre l'autre à l'arrière.

La mesure, construite autour d'une ossature de bois de bambou liés, recouverte de larges feuilles de palmier tressées, s'insérait dans un complexe immobilier identique définissant une large zone de pauvreté. Il regroupait plusieurs centaines d'âmes, peut-être même un millier. L'estimation était difficile à chiffrer tant les individus étaient mobiles et les arrivées permanentes.

Les ruelles voyaient courir des tranchées à ciel ouvert servant, à l'origine, à l'évacuation des eaux usées. Mais elles étaient tellement remplies de détritiques, de branchages, de mauvaises herbes et de tout ce qui pouvait y entrer, que le liquide nauséabond, sous les agressions d'un soleil de plomb,

stagnait, puait, fermentait. Le soir, cette eau infecte laissait sortir de ses entrailles de larges nuées de moustiques qui se regroupaient alors pour se régaler de sang à portée de trompes ; ils avaient un large choix entre tous les animaux et les humains vivant dans ce coin.

Échapper ainsi aux maladies véhiculées par ces insectes relevait du miracle. Les cas de malaria, de fièvre dengue et de *chikungunya* étaient fréquents. Sans parler des diverses infections et autres réactions cutanées provoquées par les piquûres de ces envahisseurs.

« Réveillez-vous les garçons, il est déjà six heures » entonna Rani qui profita de la présence toute proche du puits pour tirer plusieurs seaux d'eau fraîche. Vignesh et son frère n'avaient pas pour habitude de traîner le matin et aimaient généralement se lever très tôt. Ils profitaient alors du calme ambiant, et surtout du sevrage paternel, pour étudier avant de partir à l'école. Ils portaient une attention toute particulière à leurs ablutions, lavaient parfois leur uniforme mais surtout s'investissaient dans leurs études. Malgré leur tout jeune âge, avoir de bons résultats scolaires pour prétendre un jour sortir de leur condition actuelle, était leur objectif principal.

Ils se levèrent donc à la première demande de leur mère. Ils plièrent à la fois la natte de paille qui avait servi à s'isoler du sol, et la couverture protectrice. Ils posèrent le tout sur une petite table coincée entre deux maisonnettes et se rendirent tout près des bacs maintenant remplis d'eau par leur mère. Ils se déshabillèrent alors entièrement, saisirent leurs brosses à dents qui traînaient sur le rebord du puits, y déposèrent quelques grammes de dentifrice et commencèrent à se nettoyer la bouche avec vigueur.

Les garçons riaient. Et malgré la fraîcheur de l'eau, la nuit agitée et la pauvreté de leurs conditions de vie, cette nouvelle journée s'annonçait pour eux comme une belle aventure. Ils se lavèrent méticuleusement, prenant bien soin de se frotter le dos l'un l'autre, et de s'arroser si besoin pour enlever le surplus de savon.

Puis ils se précipitèrent vers la corde à linge pour se saisir de leurs uniformes du jour et se vêtir rapidement avant de retrouver leur sac scolaire et ouvrir leurs livres d'étude.

« Venez manger les garçons, c'est prêt ! » entendirent-ils ensuite. Les enfants hésitaient cependant à entrer de peur de réveiller leur père qui dormait encore et activer comme de coutume son agressivité. Ils plongèrent alors dans la maison un regard apeuré avant de se décider à chercher leur assiette que leur tendait leur mère. Ils s'en saisirent puis retournèrent rapidement dehors pour déguster leur petit déjeuner. Rani, habituée, accompagna sa progéniture avec un surplus d'*itli* et *chatni* à chaque main, qu'elle déposa à leurs pieds.

- *Amma* ?? interrogea alors Vignesh la bouche pleine. *Appa* t'a encore fait du mal cette nuit, n'est-ce pas ?

- Ce n'est rien mon fils ! Il était simplement contrarié de la vie que nous menons, ce qui le conduit souvent à s'énervier pour un rien. Mais il est fier de sa famille et compte vraiment sur vous pour l'aider plus tard...

- Tu parles ! Il était tout simplement ivre comme tout le temps ! coupa Sadishkumar qui replongeait déjà dans le plat d'*itli* pour en prendre deux de plus.

- Ne parle pas comme ça de ton père, tu sais que je n'aime pas ça. Il est celui qui apporte de l'argent à la maison et donc celui qui nous nourrit.

Justement, un hurlement provenant de l'intérieur interrompit brutalement leur conversation. « J'ai soif ! » entendirent-ils. « Où es-tu encore à traîner ? Dehors plutôt que de t'occuper de moi ? » poursuivit la voix. « Alors elle vient cette eau ???... » s'impatiait déjà l'homme. Rani s'était pourtant mise au garde à vous dès le premier cri et se précipitait déjà dans la maison pour remplir d'eau une grande tasse en aluminium. Le récipient servant de réserve familiale était juste posé à portée de bras de l'homme qui attendait simplement, les jambes en tailleur, que sa femme apparaisse.

- Pourquoi faut-il toujours que je sois obligé de courir après toi chaque matin ? enragea l'homme qui, la tasse à la main, la leva au-dessus de sa bouche pour y verser le liquide bienfaiteur sans toucher les bords. Toujours la même histoire, reprit-il après avoir tout ingurgité d'un trait et reposé la tasse à ses pieds. Tu préfères tes enfants à ton mari. Ils sont bien assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes. Tu n'as pas à les choyer comme ça sinon quel avenir leur offriras-tu s'ils ne se préparent pas à travailler ? D'ailleurs, poursuivit-il en se redressant péniblement sur ses deux jambes après avoir pris appui sur le banc en bois tout près, je me demande si Sadish ne devrait pas plutôt me suivre au travail que de perdre son temps à l'école ? Je n'y suis pas allé moi-même quand j'étais enfant et ce n'est pas pour cela que je ne m'en sors pas... En revanche, continua-t-il, projetant son visage aux traits crispés vers sa femme, qui toujours silencieuse avait repris son rôle de cuisinière, toi qui dilapides notre argent sans réflexion, tu es et resteras toujours la cause de tous mes malheurs.

Sur ce, l'homme cracha par terre en direction de son épouse et sortit tranquillement, prenant au passage une serviette râpée tendue sur un fil.

\*

Les enfants attendaient rarement que leur mère leur confirme l'heure du départ pour s'élancer sur le chemin de l'école. L'établissement public se

situait à plus de quarante-cinq minutes de marche et aucun bus ne venait les chercher. D'ailleurs cette partie du village n'avait aucune commodité : une seule ligne électrique traversait l'ensemble où chacun se raccordait plus ou moins légalement pour alimenter généralement une simple lampe, parfois un ventilateur. Il existait aussi un seul robinet d'eau dite potable, installé tout récemment par le pouvoir politique en place. Il était en fait un simple enjeu électoral afin d'obtenir de ces habitants les votes nécessaires. Mais cette source n'était alimentée qu'une à deux fois par semaine, ouverte par les autorités locales quelques heures seulement. Des queues irritées se formaient alors aux jours dits, chaque habitant portant des jarres de plastique à remplir, les femmes se battant souvent pour être la première à se servir.

Quelques résidents, cependant, avaient pu se regrouper pour créer leur propre puits, simple trou de plusieurs mètres, creusé et cimenté. Ils tiraient alors une eau souvent ambrée, impropre à toute consommation même bouillie. Elle servait principalement aux douches, au lavage des vêtements et très rarement à la cuisine.

Mais il arrivait quand même que n'ayant que cette eau, Rani soit obligée d'en user. Elle privilégiait toutefois ses enfants avec l'eau « gouvernementale » au détriment de son mari, à qui elle n'hésitait pas à donner de l'eau chauffée.

Un veuvage n'aurait certainement pas arrangé sa situation mais quelle différence après tout entre être battue par son époux ou rejetée par la communauté ? Combien de fois n'avait-elle pas voulu sortir de chez elle car les coups récents striaient encore son visage et qu'elle ne voulait pas que cela se sache ? Gageure car tout le monde le savait déjà. Elle envoyait alors ses enfants à la petite échoppe locale servant de magasin. Le commerçant comprenait rapidement lorsque Sadish ou Vignesh lui confirmaient que leur mère était fiévreuse.

Pourtant ce matin-là, Rani n'était pas sortie pour d'autres raisons. Voilà plusieurs jours qu'elle vomissait, que sa tête tournait, que des vertiges et nausées ponctuaient ses malaises. Son mari n'en était pourtant pas la cause car, sans être charmant, il ne rentrait pas aussi tard qu'à l'accoutumée et surtout moins imbibé. Il lui était même arrivé de rire plusieurs fois ces derniers jours à la surprise générale. Son comportement avait encouragé Rani à lui parler à son réveil.

- *Appa*, commença-t-elle timidement, pourrais-je te parler un instant ?
- Qu'est-ce qu'il y a encore ? répondit son époux d'un air détaché sans lever les yeux des lignes de son quotidien.

Un article retenait toute son attention : le cours élevé du prix du riz et

des enjeux financiers qui en découlaient.

- Voilà. Depuis près d'une semaine, je ne suis pas très bien...
- Hum...
- Je ne sais pas ce que j'ai mais je vomis souvent...

- Apporte-moi un thé ! coupa l'homme qui s'agitait à mesure de sa lecture. Quand je pense que ces enfoirés de la politique laissent filer le prix du riz pour simplement s'enrichir, ça me révolte ! reprit-il après une légère pause.

Rani, soucieuse de ne pas contrarier son époux s'interrompit pour préparer la boisson demandée. Elle fit chauffer le lait qui restait au fond de la casserole, y trempa directement le sachet de thé, y jeta plusieurs cuillerées de sucre blanc et mélangea le tout. Puis, s'aidant d'une timbale en aluminium, elle entreprit de verser le liquide d'un récipient à l'autre afin de mélanger au mieux les différents ingrédients et surtout de refroidir le thé avant de le servir.

Elle le posa ensuite devant son mari qui se tortillait maintenant sur place à mesure de l'avancée de sa lecture. Elle entreprit alors ses explications.

- En plus de vomir, j'ai des vertiges et des nausées pendant presque toute la journée...

- Non !?!... As-tu vu ces enfoirés ? s'excitait maintenant l'homme. Ils pensent que le riz va dépasser les quarante roupies le kilo alors qu'il était à vingt-huit il y a à peine six mois ! Et les oignons vont suivre aussi ? Ils veulent tous qu'on crève ou quoi ? Ils s'en foutent eux, ils se servent directement dans les caisses !...

- Et puis, je n'ai pas eu mes règles depuis trois mois...

- Qu'est-ce qu'on peut y faire, hein ? interrogea l'homme en levant des yeux furibonds à l'adresse de sa femme. On travaille, on travaille... Pourquoi, hein ? Tu peux me le dire ? Pour engraisser tous ces connards de politiciens et économistes qui n'ont qu'une seule idée en tête : se faire encore plus de fric sur notre dos. Le dos de ceux qui triment pour s'en sortir. Les petites gens qui n'ont rien et dont ils se rappellent simplement l'existence au moment du vote.

- Je comprends, reprit Rani tout doucement. On ne peut pas y faire grand-chose bien sûr... Mais je devrais peut-être quand même aller voir le médecin ?

L'homme jeta le journal au loin et se leva d'un bond.

- Évidemment ! Moi je te parle de problèmes économiques et toi, tu te centres encore sur ta petite personne en me demandant d'aller dépenser de l'argent pour rien chez le docteur ! En voilà encore un autre de ces voleurs...



- Oui, tu as raison, poursuivit Rani. Mais je crois que cette fois-ci c'est important...

- Qu'est-ce qui est important ? coupa l'homme dont les yeux disparaissent presque sous un front plissé de rage.

- Eh bien... hésita la femme qui commençait à reculer à mesure que son époux s'approchait.

- Eh bien quoi ? Tu vas cracher ton venin, chienne, ou non ?

- Eh bien, je crois que je suis...enceinte, lâcha-t-elle enfin, les mains croisées sur sa poitrine, la tête baissée, les pieds presque collés sur l'âtre de la cuisine d'où elle pouvait sentir la chaleur.

- Enceinte ? hurla l'homme. Mais comment ? Ce n'est vraiment pas le moment d'avoir un troisième lardon ! Et avorter coûte de l'argent !

Sa rage le dépassa. Il arma inconsciemment son bras droit de toute l'énergie dont il disposait puis lança brutalement son projectile musclé sur le visage de sa femme, qui, déstabilisée, fut expulsée au-delà du foyer. Elle ne se rendit même pas compte de la violence du choc et encore moins du heurt de sa tempe droite avec la pierre plate qui servait à écraser les épices.

L'homme continua à frapper son épouse à terre avec les pieds comme il en avait l'habitude la nuit avec ses enfants. Il ne s'aperçut pas immédiatement de l'inertie de ce corps meurtri, ni du sang qui coulait déjà de l'oreille droite. Les yeux de son épouse étaient pourtant ouverts mais la vie s'en était déjà échappée.

Une odeur de brûlé, mélange de tissu et de poils grillés, le sortit progressivement de sa fureur. Des flammes léchaient le bas du corps de sa femme, entraînées par la double présence des pieds et du vêtement dans le foyer du coin cuisine.

Il regarda un instant ce corps sans vie, tournant son regard de la tête aux pieds. Puis, comprenant progressivement les conséquences de ses actes, il tendit l'oreille aux alentours pour savoir si ces bruits avaient attiré ses voisins plus qu'à l'accoutumée. Il entreprit alors d'éteindre rapidement le foyer puis s'assit un instant pour réfléchir.

L'incident n'avait pas, semble-t-il, perturbé le rythme quotidien du bidonville. Chacun vaquait à ses occupations habituelles sans tenir une quelconque rigueur aux chamailleries et cris familiaux. Habitué sans doute à ces animosités, personne ne s'occupait plus de ce type de désordres.

L'homme entreprit donc de laisser croire que tout allait bien et reprit un monologue comme si sa femme continuait à l'écouter. Il sortit même de la maison tout en parlant à son épouse, faisant semblant de répondre à une de ses questions sur le ton habituel de la mauvaise humeur. Sa voisine l'entendit ainsi râler après sa femme, signe que tout allait bien.



Pourtant, les pieds dans le foyer, la tête coincée entre un petit établi servant de table de cuisine et la pierre à meule, Rani fixait le néant.

\*

Sadish et Vignesh entraient de l'école, joyeux comme deux pinsons. L'aîné avait hâte de voir sa mère pour lui annoncer qu'il avait avec lui son bulletin scolaire et qu'il était classé premier de sa classe et cinquième de toute l'école. Vignesh était lui sixième de son groupe mais avait eu les encouragements de son professeur.

Ils gambadaient avec plusieurs de leurs camarades, tirant le groupe à leur rythme. Leurs pas les conduisirent d'abord sur des routes très fréquentées pour se perdre ensuite sur des chemins de terre sèche. De rares rizières jalonnaient leur cheminement.

Pourtant, une activité inhabituelle sur le dernier tronçon avant de rejoindre l'entrée du bidonville surprit le groupe. Une quantité surprenante de passants motorisés, de policiers, et surtout d'âmes errantes semblait se diriger vers un même lieu.

Une fumée lointaine, accompagnée d'une horrible odeur de chair brûlée, agressait les jeunes narines inexpérimentées.

Les enfants arrivèrent au pied d'une cohue indescriptible. Un champ de cadavres, découverts, annonçait déjà l'ampleur du drame. Les baraquements n'étaient plus qu'un tas de ruines, de cendres fumantes et de quelques foyers encore actifs. Tout avait brûlé. Seules les pierres avaient résisté.

« Déguerpissez sales mômes » furent les seules paroles qu'ils entendirent alors que Sadish et Vignesh tentaient de franchir les cordons de police à la recherche de leur maison.

- Mais notre mère est là-bas ! crièrent-ils en cœur. Nous devons aller la chercher !

- Non, vociféra le policier, un large et long bâton à la main, déjà prêt à frapper tout récalcitrant. Ta mère est dans le champ, derrière. Et si elle n'est pas là, c'est qu'elle a été trop grillée pour être transportée...

Vignesh se tourna en direction du doigt pointé et resta muet de stupeur.

- Mais il n'y a pas de simples blessés ici ? reprit-il à l'adresse du policier.

- Non. Ils sont déjà tous partis. Seuls les morts n'ont pas pu se sauver ! Et puisque vous êtes vivants, vous devriez fuir aussi.

Les deux frères entreprirent de rechercher leur mère parmi les morts en circulant au travers des allées improvisées. Ils scrutaient les visages un à un et avançaient rapidement, presque heureux de ne pas la trouver. Mais

alors qu'il ne leur restait que peu de cadavres à identifier, leur mère leur apparut soudainement. Son visage était intact mais une bonne partie de son corps avait brûlé. Ses yeux étaient livides et son visage crispé. Une large traînée de sang séché marquait le côté droit.

Une femme médecin s'était approchée entre-temps, suivant les garçons de loin.

- Vous la connaissiez ? commença-t-elle alors en voyant les deux frères s'effondrer sur le cadavre.

- C'est notre mère, hoqueta Sadish, des larmes plein les yeux.

- Comment s'appelait-elle ?

- Rani.

- Et votre père est-il toujours vivant ?

- Sûrement. Mais il est au travail et ne rentrera pas avant la pleine nuit.

- Savez-vous où il travaille justement ?

- Non, pas exactement. Il change tout le temps.

- Et à quelle heure est-il parti ce matin ?

- Nous ne savons pas car il part bien souvent après nous. Et puis nous avons peu de contact ensemble car il a fréquemment besoin d'être seul...

- Il boit c'est ça ? Alors il devient méchant, n'est-ce pas ? Et donc il tape ?!?...

- Comment le savez-vous ? interrogea Sadish surpris par cette dernière remarque.

- Eh bien, disons que j'ai un peu questionné le voisinage.

- Ah bon ? Pourquoi ?

Le silence de cette femme médecin et surtout l'arrivée d'un inspecteur de police inquiétèrent les deux garçons.

- Qu'est-ce qui se passe ? insista Sadish à l'adresse de la femme.

- Vous êtes les enfants de cette défunte ? sonda l'inspecteur maintenant tout proche.

- Oui.

- Et où est votre père ?

- Ils ne le savent pas, répondit le médecin à leur place. Mais ils disent qu'il est violent et qu'il entre toujours tard le soir.

- Et alors ? Je ne comprends pas ? reprit Sadish qui s'essuyait maintenant les yeux d'un revers de la main.

- C'est pourtant simple à comprendre, expliqua le policier. Vous êtes maintenant orphelins de mère puisqu'elle est morte et de père car nous le recherchons activement. Avez-vous de la famille dans le coin ?

- Recherchons ?... s'étonna Vignesh. Mais pourquoi ?

- Le sang que vous voyez sur le visage de votre mère n'est pas lié à l'incendie. Elle était morte avant qu'elle ne soit brûlée en partie. Plusieurs traces de coups sont d'ailleurs encore visibles. Et aux conclusions des premiers éléments d'enquêtes, le feu serait parti de la maison où votre mère habitait. Donc, de votre maison ou d'une toute proche en tous les cas. Alors si elle est bien morte avant que le feu ne démarre et se propage à l'ensemble des autres masures, comment qualifieriez-vous la nature de ce désastre ?

- Meurtre ?...

- Exactement. Et puisque votre père avait une très mauvaise réputation dans le coin, qu'il n'est pas là et que nous n'arrivons pas à le trouver sur les lieux qu'il fréquente habituellement et notamment les débits de boissons, c'est qu'il a peut-être fui. Je reviens donc à ma deuxième question : avez-vous de la famille dans le coin pour qu'elle vous recueille ?

- Heu, non... commença Vignesh, fortement troublé.

- Il veut dire « oui » plutôt, reprit Sadish. Notre oncle n'habite pas très loin d'ici. A quelques kilomètres à pied à peine.

- Connaissez-vous son adresse ou son téléphone ?

- Non. Ni l'un ni l'autre. Mais nous savons y aller tout seuls.

- Bien, conclut alors l'inspecteur qui tendit sa carte au plus vieux des garçons. Alors allez-y tout de suite. Madame Sittira, que voici, vous y accompagnera. Et téléphonez-moi demain pour que nous parlions.

Une femme de forte corpulence, dodelinant, s'approchait déjà du groupe en soufflant fortement. Un asthme mal traité, doublé d'une malformation de hanche expliquait cette démarche hésitante. Son âge avancé, la dureté de ses traits et les nombreux plis qui striaient son front laissaient également penser que les moments passés en sa compagnie ne devaient pas être joyeux. Elle pointa un regard glacial du côté des deux garçons que montrait l'inspecteur d'un coup de tête. Aucun sourire, aucune compassion ne traversa, ne serait-ce qu'un instant, son visage. Elle toisa même ces deux nouveaux orphelins comme de la vermine et semblait regretter qu'ils ne soient pas avec leur mère, allongés et cramoisis sur le sol. Elle ne répondit pas plus à l'ordre de l'inspecteur qu'aux prunelles inquiètes des enfants. Elle lança simplement un « allons-y » en passant à leur hauteur et s'élança difficilement sur le chemin.

L'inspecteur, quant à lui, s'était déjà éloigné du groupe et traitait une autre affaire à l'autre bout du champ. Seuls, les deux frères profitèrent de la lenteur de déplacement de leur tutrice pour rester encore quelques minutes avec leur mère. Recueillis, leur douleur se lisait facilement sur leur visage marqué. Puis, Sadish tira son frère par la manche, voyant qu'il n'arrivait plus à bouger, coincé entre la mort, l'accusation de meurtre de son

père et un futur fortement incertain.

- Pourquoi as-tu dit que nous avions un oncle tout proche ? murmura Vignesh à son grand frère. En fait, nous ne savons même pas où aller.

- C'est vrai ! confirma Sadish qui s'arrêta de marcher et plongea son regard dans les yeux noirs du cadet. Nous n'avons pas d'argent, pas de toit, plus de famille. Veux-tu que nous nous retrouvions avec papa à vivre ses crises alcooliques ? Ou bien suivre cette femme qui nous mènerait directement dans une de ces maisons gouvernementales pour enfants, autant dire une prison ?

- Non, avoua Vignesh.

- Alors, suis-moi. Ensemble nous nous en sortirons. Il suffira de semer cette vieille femme boiteuse sur la route quand nous ne serons plus en vue des policiers. De toute manière, nous n'aurons aucun mal à nous enfuir. Elle ne pourra jamais nous rattraper.

- Et pour maman ?

A cet instant, Sadish s'effondra en larmes, rejoint par son jeune frère qui se blottit dans ses bras. La femme, qui ne prêtait aucune attention à ces jérémiades, dodelinait péniblement sur le chemin.

\*\*\*

## Marc, le Français

- C'est votre commandant de bord qui vous parle. Nous allons maintenant commencer notre descente sur Chennai. Je vous demande de bien vouloir regagner votre place et attacher votre ceinture. Il est actuellement huit heures, heure locale, la température au sol est de trente-six degrés Celsius et le ciel est dégagé.

Marc avait passé la nuit dans l'avion après une escale à Dubaï. Pour sa première sortie de territoire, visiter une zone de transit comme celle de la capitale des Émirats Arabe Unis fut une réelle surprise. Il ne s'attendait pas à trouver un centre commercial en plein milieu du désert, dédié principalement aux produits de luxe en tous genres. Mais les objets proposés, hors de prix, ne l'avaient pas vraiment attiré. Même que ces coques pour téléphones portables serties de pierres précieuses et diamants l'avaient plutôt choqué.

Sans parler de ces émirs qui paradaient dans les allées avec parfois plusieurs de leurs femmes, en burqa.

Cette différence culturelle entre l'ultra-modernisme des lieux et l'ultra-conservatisme de ses habitants troubla le Français.

Mais qu'importe puisqu'il ne s'agissait pas de sa destination finale et que l'embarquement s'était fait deux heures à peine après l'atterrissage.

Il allait donc poser les pieds sur le sol indien dont il découvrait déjà, au fur et à mesure de la descente de l'appareil, les paysages plats, secs et semble-t-il, arides. D'ailleurs, l'annonce des 36°C l'inquiéta à cette heure matinale.

L'avion contourna rapidement l'aéroport, survola un instant le golfe du Bengale tout en virant sur la gauche pour se présenter correctement sur la piste d'atterrissage. Marc pouvait maintenant la voir sur l'écran de la petite télévision située sur le dossier du siège devant lui. Il avait activé la chaîne qui le reliait directement à la caméra frontale et suivait ainsi la progression de l'engin.

Il lui semblait qu'il descendait rapidement et qu'il allait heurter le sol violemment. Une angoisse l'envahit un court instant. Mais le pilote, expérimenté, posa doucement l'appareil sur le tarmac, redressant le nez de

l'avion au tout dernier moment pour mettre en contact le train arrière en premier lieu, puis rapidement les roues avant, le tout aligné sur la ligne centrale. Marc sentit bien un décrochement sur la droite au moment de l'impact mais l'appareil compensa immédiatement. Ce dernier suivit le trait jaune régulièrement tout en ralentissant pour trouver ensuite un mouvement lent qui le conduisit jusqu'au point de débarquement.

Bien qu'il vît se lever la plupart des passagers avant même que le signal lumineux des ceintures ne se soit éteint, Marc préféra attendre assis. « De toute manière, se dit-il, j'ai tout mon temps et tous ces pressés ne pourront pas sortir tant que la passerelle ne sera pas positionnée et les portes ouvertes ». Il regardait plutôt par le hublot le ballet des engins venus récupérer les bagages. Son esprit, vidé, se concentrait simplement sur les images reçues, qu'il tentait d'imprimer dans sa mémoire pour ne pas oublier. Puis les couloirs s'animèrent progressivement au rythme de l'évacuation des voyageurs et Marc rejoignit enfin la file.

Arrivé aux portes d'évacuation de l'avion, il sentit immédiatement la chaleur indienne l'écraser de tout son poids, accentuée par une forte odeur étrange remplie de kérosène, moisissures, pollution, fleurs, égouts, décomposition et autres fragrances indéfinissables. Cette première expérience ne dura que le temps de traverser la passerelle car il rejoignit les entrailles climatisées de l'aéroport afin de procéder aux différentes formalités d'entrée dans ce pays étranger. Seule l'odeur, maintenant plus fraîche, l'accompagnait.

Marc était en Inde. La douane ne fut qu'une simple démarche et récupérer son bagage un jeu de patience. Il en profita ensuite pour changer plusieurs centaines d'Euros au guichet de la banque locale qui avait une succursale dans l'enceinte. Puis, libre de tout mouvement, en règle avec les autorités, sac à dos verrouillé sur les épaules, il s'affranchit de la fraîcheur pour se plonger dans l'épouvantable chaleur locale, noyé dans une foule d'Indiens radieux qui attendaient tous, derrière des barrières alignées, familles, amis, relations, touristes...

Marc sentit son corps se décomposer sous la chaleur et ses vêtements collèrent très rapidement à sa peau. Il ne savait pas ce qu'il allait faire maintenant, ni où aller. Sollicité par plusieurs chauffeurs, il répondit simplement qu'il attendait un ami et qu'il n'avait donc pas besoin de leurs services. Mais d'amis Indiens, il n'en avait pas. Il se posa alors un instant pour regarder ce qui l'entourait puis se décida à trouver simplement la sortie. Il voulait profiter au maximum de sa liberté, respirer à pleins poumons cet air étrange et suivre simplement son instinct.

Même si la traversée du parking inondé de véhicules, sous un soleil de

plomb, fut pénible, Marc souriait et jouissait à chacun de ses pas. Sa nuit, réduite à quelques heures de sommeil inconfortable, ne le touchait pour ainsi dire pas. Il voulait tout connaître, tout comprendre, tout voir, tout vivre dans cet univers à découvrir.

Il s'avança jusqu'à l'autopont qui encadrait la sortie de l'aéroport et regarda de chaque côté. Protégé du soleil par la structure de béton qui s'élevait maintenant au-dessus de sa tête, un premier choix se présenta à lui : droite ou gauche ? Aucun panneau indicateur n'aurait pu conforter sa préférence. Et puis qu'importe puisqu'il n'avait aucune destination précise. Il se décida alors à traverser cette jungle effarante de véhicules qui braillaient à tout va. Les klaxons chahutaient et invectivaient leurs voisins de route en continu. Il était évident que ces voies étaient totalement réservées au déplacement et qu'en aucun cas les piétons y étaient invités. D'ailleurs une corne de brume, activée par un chauffeur de bus imperturbable qui ne freina pas un seul instant, bouscula les derniers pas de Marc qui se propulsa presque d'un bond sur le bas-côté opposé. Ce Blanc que personne ne regardait avait survécu à sa première traversée et soufflait de cet effort. Le soleil lui tapait de nouveau sur le crâne, libéré du voile de béton.

Coincés sous un large arbre, à l'ombre, plusieurs *rickshaws* attendaient patiemment qu'un client se présente. L'arrivée improbable d'un Occidental les surprit certainement car la plupart des touristes louaient une voiture dès l'aéroport plutôt que de cheminer à pied. Plusieurs chauffeurs invitèrent donc cet étranger à monter à bord de leur véhicule, lui proposant de le déposer au pied de l'hôtel de son choix.

Mais ses réponses négatives les obligèrent à se rassembler de nouveau sous l'arbre et à reprendre leurs discussions animées. Marc, quant à lui, se décida à longer la route et suivre le chemin de sa destinée.

\*

Il marcha probablement plus d'une heure, les yeux écarquillés, découvrant son nouvel univers. De très nombreux corbeaux noirs, les yeux braqués sur lui, croassant à tout va, jalonnèrent son parcours. Il côtoya tout d'abord une voie ferrée qui charriait des trains bondés, ouverts à tous vents, où les voyageurs profitaient des courants d'air créés par la vitesse, assis pour quelques-uns sur les marchepieds, les jambes pendantes dans le vide. De nombreux bus, sur le bitume fumant, le croisaient par l'autre côté. Sûrement faits à la main car les tôles irrégulières et serties comportaient encore les traces des coups de maillets, ces autocars régurgitaient le surplus important de passagers par les portes avant et arrière. Des hommes, jeunes, ne pouvant plus pénétrer à l'intérieur du véhicule surchargé, s'accrochaient

simplement aux barreaux des fenêtres tout en essayant de poser une partie d'un seul pied sur la toute dernière marche. Celle-ci, également encombrée, obligeait certains – les plus forts – à rester suspendus pendant une partie du trajet entre deux haltes.

Ainsi, totalement déséquilibrés, les bus faisaient-ils un angle étonnant avec le sol, penchant allègrement du côté encombré. Le tout sous le sourire des voyageurs qui ne voyaient rien à redire à cette situation particulière, plutôt habitués à partager les effets d'une surpopulation quotidienne.

Il en était d'ailleurs de même pour les vélos, mobylettes et autres motos qui, contrairement à ce qui se passait dans les contrées occidentales, pouvaient supporter jusqu'à quatre personnes en une seule fois. Sans casque. Souvent des parents avec deux de leur progéniture. Un premier enfant se retrouvait alors coincé entre le chauffeur et le guidon, le second bloqué entre le père et la mère. Cette dernière, toujours à l'arrière, participait à déstabiliser le tout en s'asseyant en amazone, ses vêtements l'empêchant de passer une jambe par-dessus la machine.

A ce propos, Marc nota les couleurs chatoyantes de ces tenues féminines, appelées localement *sari*. Elles brillaient toutes de mille couleurs et aucune ne ressemblait à une autre, chaque modèle paraissant unique.

La triple voie que l'homme qualifia rapidement de « *jungle* », transportait en plus de nombreux vélos, des *rickshaws* motorisés et parfois, des charrettes tirées par deux buffles blancs à cornes peintes. Sans parler des piétons stagnant, courant, boitant ou marchant, chacun à son rythme. Le flot charriait tout ce monde sous un bruit infernal de klaxons et cornes de brume pour les plus gros et les plus imposants. Une seule loi semblait régir la conduite locale : « je suis prioritaire ». Reportée à tous, le plus fort réussissait à s'imposer au tout dernier moment, risquant l'accident à tout instant mais évité de justesse à chaque fois, sans heurt ni injure particulière.

Sans trottoir, marchant sur des bords défoncés, esquivant le choc à droite, et obligé de contrôler chaque pas pour ne pas mettre un pied dans l'une des nombreuses ornières, mémoire certaine de précédentes moussons, Marc se fatigua rapidement. Sa progression se fit moins rapide. La chaleur caniculaire de cette fin de matinée le liquéfiait littéralement. Par ailleurs, la poussière soulevée par le passage incessant de ces machines filtrait sa vue et irritait ses yeux. Sa gorge, maintenant devenue toute sèche, le brûlait. Et son estomac, enfin, lui indiqua qu'il devait se poser rapidement pour reprendre quelques ressources.

Il chemina donc encore quelques dizaines de mètres jusqu'à trouver une zone « commerciale » où une activité importante, regroupée le long de boutiques vétustes, noires et sales, plus ou moins bien identifiées, alignées



en bord de route devant une zone de stationnement anarchique, lui indiqua la possibilité de se restaurer, et surtout se reposer.

Il suivit le flux de Tamouls qui se précipitaient à l'intérieur d'un de ces restaurants ouverts sur la voie. Devant l'entrée, il croisa tout d'abord un premier cuisinier qui s'activait au-dessus d'un large récipient fumant duquel il prélevait un liquide mousseux et blanchâtre. Il le jetait ensuite dans une seconde casserole dans laquelle il incorporait du sucre par cuillerées et plongeait une chaussette jaunâtre pour transformer ce précieux liquide en un thé chaud et brûlant.

À l'opposé, deux autres cuisiniers s'agitaient devant une énorme plaque chauffante de près de deux mètres carrés. Ils la débarrassaient tout d'abord de tous résidus brûlés par de simples coups de balais de paille, puis y étalaient de l'huile lancée avec le même outil et par le même principe. Ils y plaçaient alors de larges surfaces de pâte à crêpes, des tas d'oignons et autres omelettes qui frétilaient sous la chaleur.

L'intérieur de ce magasin grouillait sous de larges ventilateurs qui renvoyaient, sur les tables bondées, tant la chaleur étouffante des lieux que les nuages de poussière et autres pollutions locales. Un impressionnant ballet de serveurs, ruisselants, s'activaient autour de chaque client, attentifs à chacun de leurs désirs.

Marc trouva une place dans un coin et s'y installa avant de passer commande. D'ailleurs que voulait-il ou pouvait-il manger ici ? Il projeta un simple regard aux alentours pour essayer de voir ce qui pourrait lui faire envie et se décida rapidement pour une large crêpe noyée d'oignons. Il adorait ce légume et ne se préoccupait que peu de l'haleine qu'il pourrait avoir quelques heures après puisqu'il ne savait pas encore à qui parler.

Il valida ce choix en montrant au serveur le plat de la table voisine et confirma son envie de goûter au thé. Et surtout boire de l'eau. Le tout dans un anglais approximatif, compris par un jeune homme qui devait en connaître encore bien moins que lui.

Quelques minutes suffirent pour être servi. Et puisqu'il avait déjà l'habitude en France de manger avec les doigts dans le restaurant indien de son ami, il se précipita sur son plat au risque de se brûler. Il dévora ce mets plein de saveur, d'épices et de piment servi sur une large feuille de palmier. Il s'attaqua ensuite au thé goûteux. Et enfin, liquida des décilitres d'eau tiède.

Malgré les litres de sueur qui s'échappaient de ses pores sous l'effet combiné de la canicule, de l'énergie nouvellement apportée par les aliments et des piments, Marc rayonnait. Il croisait souvent des regards surpris qui se transformaient rapidement en sourires silencieux.

Son repas à peine fini, un adolescent, qu'il n'avait pas encore vu, vint débarrasser, suivi rapidement d'un enfant d'une dizaine d'années qui se borna à laver la table avec du papier journal. Tout en s'activant, il jetait de temps à autre un regard noir et sombre sur ce touriste. Puis, indifférent, il retourna à sa place près des cuisines en attendant d'œuvrer autour d'un prochain client.

Marc ne savait pas où aller et la chaleur l'empêchait de réfléchir sérieusement. Sans regretter pour autant son arrivée, il se rendait bien compte qu'il ne pourrait pas survivre longtemps sous ce climat infernal. Il se décida alors d'entreprendre le gérant de cet établissement avec son anglais scolaire et surtout lointain. Malgré les réponses négatives à chacune des questions posées, il s'affirmait. Car malgré son manque de vocabulaire, il avait tout de même réussi à se faire comprendre, ce qui l'encourageait à poursuivre.

« Je suis désolé mais je ne connais pas d'hôtel dans les environs » persistait à répondre le directeur quand un des clients s'approcha, tendant au caissier les cinquante roupies qu'il tenait à la main.

- Vous cherchez un hôtel, c'est ça ? Je vous ai entendu en parler.
- Oui car je viens juste d'arriver et il fait vraiment trop chaud pour marcher dehors.
- Vous avez raison et il faut même faire attention. Car si vous n'avez pas l'habitude, votre tête pourrait brûler soudainement. Cela s'est d'ailleurs déjà vu un jour...
- Oh mais je n'en ai pas l'intention, répondit Marc. Je veux simplement pouvoir poser mes affaires, me détendre pendant les périodes chaudes de la journée, puis sortir quand il fait meilleur.
- Et vous êtes venu en Inde avec une raison particulière ? Tourisme ?
- En quelque sorte oui. C'est la première fois que je visite le pays et je ne sais pas par où commencer ?
- Combien de temps pensez-vous rester ici ?
- Je ne sais pas encore. J'ai un visa de six mois et compte bien séjourner tout ce temps en Inde. Donc, vous voyez, ce n'est pas demain que je partirai. Alors, connaissez-vous un hôtel ?
- Non, pas d'hôtel. Mais j'ai un cousin qui occupe une grande maison avec sa femme et ses deux enfants. Il a toujours une ou deux chambres de disponible pour les amis. Je pense donc qu'il pourrait vous en louer une si ça vous tente. Juste le temps de vous acclimater et de voir venir. Qu'en dites-vous ? Ça pourrait vous intéresser ?
- Je n'ai guère le choix, avoua Marc, radieux. Votre proposition m'intéresse beaucoup. Mais à combien loue-t-il sa chambre ?

- Je ne sais pas mais il fera sûrement un prix pour un ami.

Au même instant, l'homme sortit un téléphone portable de sa poche et composa le numéro du logeur en question. Il ne parla que brièvement, échangeant une petite minute dans sa langue maternelle, puis raccrocha.

- Mon cousin est d'accord pour vous accueillir dès aujourd'hui, confirma alors l'inconnu. Il vous attend chez lui.

- Quand ?

- Ben, maintenant ! s'étonna l'Indien. Je peux même vous y conduire si vous le voulez, ce n'est qu'à une petite dizaine de kilomètres d'ici.

- Conduire ?...

- Oui. J'ai mon *rickshaw* là dehors, ajouta l'homme en pointant un doigt vers la fournaise extérieure.

- Et le prix de la chambre, vous le connaissez ?

- C'est lui qui vous en parlera. Moi je ne rentre pas dans ses affaires. Je lui ai juste dit que vous étiez un ami de passage et que vous aviez besoin de trouver à vous loger. Alors on y va ?

- Bien sûr. Au fait je ne me suis pas présenté : je m'appelle Marc et je suis français.

- Heureux de faire votre connaissance. Moi, c'est Balasubramanian. Mais tout le monde m'appelle Balu, renchérit-il rapidement devant les yeux angoissés du Français qui n'arrivait même pas à répéter les premières syllabes du nom prononcé.

\*\*\*

## La rencontre

Comment pouvait-il expliquer la facilité avec laquelle il s'était habitué à sa nouvelle vie ? Marc ne le comprenait pas bien, mais ses trois premières semaines en Inde le réjouissaient plutôt. Il avait été accueilli par un couple formidable qui trouvait le prétexte de louer une de leur chambre pour étendre leur champ de connaissances. Ainsi voyageaient-ils au travers de leurs rencontres tout en gagnant de l'argent et en restant chez eux.

Ce n'étaient pas les quatre mille roupies mensuelles qui allaient les enrichir. Surtout que pour ce prix, Marc était nourri, logé, blanchi. Et pour le Français, cette tarif était somme toute dérisoire, représentant une soixantaine d'euros tout au plus.

Non ! Ce qui le surprit le plus, c'est la manière dont des inconnus l'avaient reçu la première fois. Il ne les connaissait pourtant ni d'Adam ni d'Eve. Cette rencontre avec le chauffeur de rickshaw avait aussi été une coïncidence. Et pourtant lorsqu'il franchit le seuil de la maisonnée, toute la famille était présente : du père à la mère en passant par les grands-parents, les enfants, quelques frères et sœurs, des voisins... Il fut invité à s'asseoir sur l'un des fauteuils placé sous les pales d'un large ventilateur fixé au plafond, et gratifié de sourires de ravissement auxquels il avait presque du mal à répondre spontanément. Du thé, des gâteaux secs, des amuse-bouches salés, des fruits accompagnèrent son arrivée.

Dans un anglais imprécis, Marc confirma son intention de visiter le pays et son désir de trouver rapidement un endroit où poser ses affaires. Immédiatement, le propriétaire en profita pour lui faire visiter les lieux. La maison s'élevait sur deux étages : au rez-de-chaussée, deux logements de petite taille avec les commodités en extérieur ; au premier, le grand appartement du loueur composé d'un grand séjour d'une quarantaine de mètres carrés, cinq chambres, deux salles d'eau, une cuisine ; au second, une large terrasse brûlante servant en même temps de toiture sur laquelle une hutte de bois et feuilles de palmier tressées avaient été ajoutée dans un coin.

Après la visite, le propriétaire introduisit alors sa famille.

- Voilà donc ma maison, déclara-t-il, radieux. Et voici ma femme et mes deux enfants, continua-t-il en attirant à lui les jumeaux. Là, ma mère, un de mes frères, un cousin, Balu que vous connaissez déjà et un voisin.

Les enfants, d'une dizaine d'années, plus foncés de peau que leurs parents, se présentèrent à Marc, des yeux noirs profonds et perçants fixés sur

lui. Ils étaient véritablement deux copies conformes et aucun signe extérieur ne semblait pouvoir permettre à quiconque de les identifier rapidement. Pourtant, bien qu'aucun sourire n'illuminât leur visage, les garçons rayonnaient.

- Comment vous appelez-vous ?

- Je m'appelle Brabu.

- Et moi, Babu.

- Vous avez le même nom ? s'étonna Marc qui n'avait pas bien entendu les réponses, énoncées timidement.

Les enfants se retournèrent alors vers leur père, lui demandant de l'aide au travers de leur regard interrogatif, le front plissé.

- Ils n'ont pas compris ce que vous venez de dire, plaisanta l'homme en exposant une large dentition blanche et régulière. L'aîné, que voici, s'appelle Brabu, répéta-t-il en insistant fortement sur le « r » roulé. Le second, de quelques dizaines de minutes son cadet, Babu.

- Je comprends mieux cette fois-ci. Et comment travaillent-ils à l'école ?

- Très bien. Ils sont en sixième. Mais, j'ai demandé qu'ils ne soient pas dans la même classe car Babu a tendance à se reposer sur son frère en sa présence. Ainsi sont-ils obligés de travailler tous deux séparément et les résultats positifs s'en ressentent. Car Brabu est premier de sa classe, Babu troisième.

- Mais ils ne parlent pas anglais ?

- Si ! Mais ils sont timides et votre accent a pu les surprendre. Ils parleront avec vous plus tard, laissez-leur le temps de s'habituer.

- Et où ont-ils appris cette langue ?

- A l'école. Ils étudient toutes les matières en anglais.

- Et leur langue maternelle alors ?

- Ils l'apprennent bien sûr car c'est important pour nous qu'ils sachent lire et écrire en tamoul. Mais leur avenir ne pourra se faire en Inde ou ailleurs qu'au travers de l'anglais. Et non le tamoul. C'est pourquoi je les ai mis dans cette école privée.

Les enfants n'avaient pas bougé et continuaient à fixer Marc. Ils attendaient simplement le signal paternel pour s'éloigner, ce qui ne tarda pas à arriver : les plats du déjeuner s'alignaient rapidement sur la table.

- Il est temps que nous mangions maintenant, confirma le propriétaire qui, d'une claque sur les fesses de ses enfants, les invita à partir.

- Vous savez, par cette chaleur, je n'ai guère faim, s'excusa Marc avant même de commencer. Et puis avec le décalage horaire et une nuit écourtée, il est encore bien tôt pour moi.

- Peu importe, lui répondit son hôte. Il faut manger quand même. Prenez simplement votre temps. Après vous pourrez vous rafraîchir sous une douche et vous reposer si vous le souhaitez. D'ailleurs la chambre que je vous ai réservée, si ça vous convient, est en fin de compte le studio du rez-de-chaussée. Avec les arbres alentour, il est à l'abri de la chaleur car peu exposé au soleil. Cette pièce reste donc toujours fraîche même par ces fortes températures de mai.

- Je vous remercie beaucoup. Mais je ne sais pas combien de temps je resterai avec vous...

- Quelle importance. Vous êtes ici chez vous et vous pouvez habiter ici le temps que vous souhaitez.

- Oui, mais...

- Il n'y a pas de problème ! Ne vous inquiétez pas. Et puis je demanderai à Balu de vous faire visiter le coin. Il a son permis de conduire et je lui mettrai ma voiture à disposition. Elle est climatisée comme ça vous serez mieux pour voyager.

- Merci encore.

- En Inde, poursuivit le propriétaire qui commença à dévorer sa première assiette remplie de riz blanc et divers *currys* de légumes, il ne faut jamais se remercier entre amis car c'est naturel. Nous sommes si heureux que vous ayez choisi notre demeure pour vous installer que c'est à nous de vous remercier de l'honneur que vous nous faites. Et puis il existe un proverbe indien qui nous rappelle que chaque invité doit être reçu comme un Dieu. Nous attendons simplement en retour un accueil similaire le jour où nous viendrons vous voir chez vous en France. C'est notre coutume.

- Mais pour le loyer...

- Ne vous tracassez pas non plus avec ce genre de question, le coupé l'homme qui entamait alors sa deuxième plâtrée de riz noyée d'une soupe clairette.

- J'insiste...

- D'accord. Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras ni causer votre départ précipité. Disons que pour couvrir mes frais, je vous louerai ce studio au même prix que pour un Indien : quatre mille roupies. Une exception cependant : je ne veux pas que vous fassiez vous-même votre cuisine et votre lessive. Ma femme restera à votre disposition pour tout ça et vous devrez prendre vos repas chez nous. C'est d'accord ?

Marc ne sut que répondre et projeta simplement son regard dans les yeux de l'homme. N'osant plus remercier, il opina naturellement de la tête en un signe affirmatif.

- Puis-je quand même vous poser une dernière question ? reprit Marc bêtement.

- Bien sûr, répondit le propriétaire qui se rinçait maintenant les doigts sous un filet d'eau à un lavabo fêlé, bloqué dans un coin de la pièce voisine.

- J'ai juste oublié de vous demander votre nom, précisa-t-il alors qu'il souffrait à finir sa première assiette de riz sous les yeux impatients de la maîtresse de maison qui attendait simplement le signal pour la seconde fournée.

- Oh, quel imbécile je fais ! confirma l'hôte en s'essuyant les mains avec le chiffon que sa femme venait de lui tendre. Je m'appelle Ramakrishnan. Mais, ajouta-t-il rapidement en voyant les plis naissants au front de son invité qui tentait de répéter ce nom, tout le monde m'appelle « Rama » ici. Comme le Dieu.

Marc retrouva alors le sourire devant la simplicité de ce diminutif.

\*

Il avait donc joué au touriste pendant les trois semaines passées, accompagné de Balu, le chauffeur, et toujours de deux ou trois autres amis de la famille qui n'auraient pas supporté de le laisser seul. Ils étaient même partis plusieurs jours jusqu'à *Madurai* à la découverte des plus grands temples du sud, toujours accueillis dans la famille de Rama.

Marc pénétrait ainsi la complexité tamoule au travers des réseaux existants qui permettaient toujours de trouver sur leur route un frère, une sœur, un oncle, une tante, des grands-parents, ou, au pire, des cousins. Les familles indiennes lui paraissaient alors gigantesques et « les amis » demeureraient réellement le dernier ressort après avoir épuisé les différents liens de parenté existants.

La chaleur épouvantable fut néanmoins un frein certain à ces escapades. Car si la voiture était climatisée, le simple fait d'ouvrir la portière pour sortir était une sorte de pas dans un enfer pour lequel il n'était pas préparé.

Et puis se déchausser dans les temples pour approcher les divinités, après avoir parcouru des centaines de mètres sur des dalles surchauffées depuis les premières lueurs du jour, le handicapait sérieusement, voire même lui brûlait la plante des pieds dont il pouvait presque sentir l'odeur de roussi. Il sautillait plutôt qu'il marchait, recherchant à tout prix les très rares zones d'ombre. Mais elles se situaient surtout le long des bâtiments, longeant les déversoirs nauséabonds des onguents utilisés par les brahmanes sur les divinités. Mélange de lait caillé, beurre clarifié, sucres, huiles, parfois d'urine de vache ou d'excréments, fermentés sous un soleil de plomb, qui faisait que l'air se chargeait alors d'une odeur épouvantable,

provoquant des haut-le-cœur importants.

Marc prenait pourtant plaisir à ces voyages improvisés. Il regrettait presque de se retrouver chez son logeur car la découverte des paysages, de l'histoire, des sites célèbres et surtout des gens et de leurs sourires permanents, l'avaient comblé.

Son anglais s'était bien amélioré depuis le début de son séjour et ses hésitations du départ avaient toutes disparu. Sa communication était simple, franche et sympathique et sa capacité à s'intégrer facilement ravissait ses hôtes.

« L'homme Blanc », comme on le surnommait entre Tamouls profitait donc maintenant de cette journée de repos pour récupérer l'énergie dépensée pendant son périple. Son lit, bloqué sous le ventilateur au milieu de la pièce unique, lui permettait de se rafraîchir au calme et de se remémorer ses premières rencontres.

Mais le plus important maintenant était de donner un sens à son exil et de construire une raison à sa fuite. Allongé, il se surprit à penser pour la première fois à sa femme et ses enfants, se demandant ce qu'ils pouvaient faire au même moment et surtout quelles démarches ils avaient entreprises pour le rechercher. D'ailleurs il était peut-être possible qu'ils ne faisaient aucun cas de sa disparition et que, plutôt ravis de la situation, ils vivaient une liberté tant souhaitée depuis longtemps... Marc rejeta rapidement ses pensées qui le tiraient vers un passé qu'il ne regrettait pas. Il se concentra plutôt sur l'avenir en réfléchissant sur ce qu'il aimerait faire ici.

Mais il n'en savait rien. Et la fatigue l'emporta rapidement sur ses desseins. Il s'endormit, portant le conseil de cette sieste au bon vouloir de Morphée.

\*

La pause terminée, Marc se réveilla avec des images encore incrustées de son tout dernier rêve. Il se rappelait incarner un chat qui découvrait son nouveau territoire par cercles concentriques à partir de sa nouvelle maison. Marc n'avait jamais eu l'habitude jusque-là de porter une attention particulière à ses songes, mais l'insistance avec laquelle il avait eu le sentiment de vivre cette nouvelle vie animale le troubla. Pouvait-il y avoir un rapport avec ce qu'il vivait dans l'instant présent ?

Une lumière soudaine le conforta dans cette idée et il ressentit le besoin d'interpréter ce message. Il avait effectué plusieurs milliers de kilomètres depuis son arrivée, visité de nombreux sites mais jamais les alentours.

Ainsi se décida-t-il à sortir à pied. La nuit tombée, le soleil devenait inoffensif. Marc en profita pour se fondre dans les ruelles alentour et errer



au gré des chemins et de son aspiration.

Il recommença cette aventure le lendemain puis les jours suivants. Il marchait principalement aux premières lueurs matinales, puis à la tombée de la nuit. Entre deux sorties, il restait enfermé dans sa minuscule chambre ou bien dévorait des films tamouls avec son propriétaire à l'étage. La chaleur l'accablait toujours, même si les Indiens parlaient de mousson imminente qui allait rafraîchir l'atmosphère. Mais aucune eau ne tombait du ciel. Et le soleil s'en donnait à cœur joie.

Une semaine s'était ainsi écoulée depuis la fin de son périple touristique et Marc ne savait toujours pas ce qu'il allait faire du lendemain. Ces promenades l'avaient conduit jusqu'à un grand marché où il aimait se rendre, à plus de cinq kilomètres. Pourtant, le fait qu'il n'ait donné aucun sens à sa présence en Inde le contrariait.

Et puis, un soir, alors qu'il s'appêtait à sortir, l'orage gronda et un déluge de pluie arrosa soudainement le *Tamil Nadu*. Il dura trois jours et trois nuits sans interruption. Tout déborda et les deux appartements du rez-de-chaussée se retrouvèrent vite inondés par une eau boueuse remplie des rejets d'égouts à ciel ouvert et autres détritiques charriés par les flots enragés.

Marc, bloqué, intégra le logement principal du premier étage à l'invitation de Rama qui s'honorait de la présence de cet étranger dans son foyer.

Tout le quartier flottait sous près d'un mètre d'eau. La terre, desséchée par des mois de canicule, ne pouvait rien absorber. L'eau mouillait à peine la surface craquelée du sol. Puis, la pluie cessa d'un seul coup comme elle était venue. Elle se transforma en de simples averses parfois violentes et brutales, mais se décida enfin à libérer les Tamouls de sa rage.

Ravi, Marc retrouva sa liberté. Les Indiens, peïnés, clamaient qu'il n'avait pas plu assez et que les quelques mètres cubes tombés étaient loin de suffire à alimenter les nappes phréatiques. La sécheresse allait donc persévérer en attendant les véritables pluies de mousson de décembre, les seules importantes pour le sud du pays.

\*

Marc sortait de sa cinquième semaine indienne. D'habitude enjoué, l'ennui l'avait envahi et ridait souvent son front. Les moments de joie liés à la découverte étaient passés et il attaquait véritablement la seconde partie de son cheminement personnel, sorte de coupe amère où la saveur aigre du projet dépendait maintenant de sa double faculté d'adaptation et de persévérance.

La chaleur avait bien diminué et le thermomètre n'affichait plus qu'un 33/34° C à l'ombre aux heures les plus chaudes de la journée, c'est-à-dire

principalement entre onze et dix-huit heures.

Il se décida pourtant, en cette fin d'après-midi, à reprendre le chemin qu'il avait suivi lors de l'une de ses premières sorties. Il opta pour ne jamais dévier de sa route et prolonger sa découverte toujours tout droit. Voir jusqu'où il allait pouvoir aller et où ce chemin le conduirait.

Il longea ainsi sur plusieurs kilomètres des villas magnifiques, bâties au début, en chantier sur la fin. Car la route empruntée, goudronnée, se transforma rapidement en un simple chemin de terre défoncé tant par les pluies récentes que par la circulation de poids lourds. Il était évident qu'une dynamique foncière locale participait activement à l'essor de construction du pays. Les abords, encore vierges parfois, réminiscence de rizières passées, enfermaient des milliers de litres d'eau stagnante, conséquence des dernières pluies, contenus par des sortes de butées terreuses.

Une pompe avait même été mise sur un de ces champs sauvages pour évacuer, dans le champ opposé, l'eau gênante. La machine, bruyante, soufflante et surtout fumante, absorbait vaillamment la nappe. Mais la partie du tuyau qui amenait le liquide de l'autre côté s'était délogée de l'appareil. L'eau alors rejetée retrouvait sa source première, semblant s'amuser comme à l'image des rictus que formaient les rigoles.

Marc aussi rigola tout seul et poursuivit sa balade. Des centaines de grenouilles et autres crapauds coassaient clairement leurs intentions. Ils plongeaient Marc dans ses souvenirs landais lorsqu'il les entendait aussi en été, de chez lui. Les corneilles, quant à elles, s'étaient endormies et ne croassaient plus comme elles avaient coutume de le faire continuellement en plein jour. Les moustiques, en revanche, fondaient sur toute chaleur animale, hommes, femmes et enfants compris. Attirés par la lumière, ils se collaient aux rares lampadaires mais s'excitaient surtout en présence de sang chaud. Ils dévoraient alors toutes parties de chair visibles, guère timides et surtout très peu meurtris par les vains battements de queue des bovins, aussi bien que des bras humains. Des chiens faméliques, os pointant au travers d'une peau tendue et bien souvent blessée et infectée de nombreuses plaies, regroupés parfois en meute, profitaient également de ce calme nocturne pour se reposer devant les maisons. Ils avaient laissé, semble-t-il, les querelles de voisinage pour le lendemain et récupéraient de la chaleur du jour, l'esprit toujours en alerte quand même.

Pourtant, Marc, qui continuait à avancer, était tout simplement bien et errait paisiblement. Il ne savait plus exactement depuis combien de temps il marchait car il ne prenait jamais sa montre avec lui, ayant décidé qu'en vacances il n'en avait pas besoin. Mais calculant instantanément la distance qu'il avait bien pu faire, se basant sur son habitude de randonnée, il